

Histoire littéraire XVI e S

« L'aimable mot de Renaissance ne rappelle aux amis du beau que l'avènement d'un art nouveau et le libre essor de la fantaisie ; pour l'érudit, c'est la rénovation des études de l'Antiquité ; pour les légistes, le jour qui commence à lire sur le discordant chaos de nos vieilles coutumes. » (Michelet, *Histoire de France*, 1833-1841)

« Le dialogue tour à tour sanglant et serein qu'on appela Renaissance » (Malraux, *Les Voix du silence*, essai sur l'art publié en 1951).

I. Le Contexte scientifique & son influence sur les mentalités

1) Une ouverture sur de nouveaux horizons

Du point de vue européen l'espace géographique s'étend au XVI^e s. car les *voyages* de Christophe Colomb (1451-1506), Génois (originaire de la République de Gênes, dans l'actuelle Italie) mandaté par la couronne d'Espagne (Isabelle I^{re} de Castille et Ferdinand II d'Aragon) qui touche le *Nouveau Monde* en 1492, par les Caraïbes, fait découvrir à l'Occident un continent méconnu alors (Montaigne utilise les récits de ces découvreurs dans ses *Essais* (1572-1580) afin d'effectuer la défense des autochtones (cf. : « des Cannibales » ou « Des Coches »)). Vasco de Gama ouvre la voie des *Indes* en doublant le Cap de Bonne-Espérance (Afrique du Sud) en 1498. A leur suite Magellan (1480-1521), navigateur portugais également, effectue la première *circumnavigation* de l'histoire (Dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), Jules Verne récapitule, par le biais de Némo essentiellement, l'histoire de ces navigations autour du globe, et cela est passionnant ! Diderot dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* (1772) rend quant à lui hommage au navigateur français qui durant son tour du monde maritime a découvert la Polynésie en 1766-69), au cours de laquelle il trouve la mort aux Philippines et qui sera achevée par son compagnon Juan Sebastian Elcano (trois ans de voyage en tout, 1519-1522). Ainsi il est confirmé que la terre est ronde, ce qui avait été établi dès l'Antiquité, car Eratosthène (astronome, mathématicien et géographe grec) en avait mesuré la circonférence dès le III^e s. avant J-C presque exactement (à noter les quelques lignes que lui consacre Marguerite Yourcenar dans *Les Mémoires d'Hadrien* (1951): « J'envie ceux qui réussiront à faire le tour de deux cent cinquante mille stades grecs si bien calculés par Eratosthène, et dont le parcours nous ramènerait à notre point de départ.») L'auteur imagine les pensées de l'empereur, au terme de sa vie), et cela était encore su au Moyen-âge (cf. : *Traité de la sphère*, Joannes de Sacrobosco (Anglais qui devint professeur à la Sorbonne et écrivit *De Sphaera mundi*, 1224). Ce que la science avait permis de comprendre est confirmé et vérifié par les explorateurs, et les hommes acquièrent progressivement « une meilleure connaissance de [leur] vieux domicile » (*Supplément*). Ces découvertes ouvrent aussi des horizons de réflexion et d'imagination, sur le « sauvage » qui tend un miroir à la civilisation européenne, sur la relativité des coutumes et des sociétés : l'anthropologie, discipline du XX^e s. (cf. : Claude Levi Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955) s'annonce déjà.

2) Une évolution technique qui permet la diffusion du savoir

« L'Imprimerie, sœur des Muses et dixième d'elles, [...] montre(nt) véritablement que, par le long cours des siècles, les esprits des hommes ne sont point si abâtardis qu'on voudrait bien dire » écrit Du Bellay dans *Défense et Illustration de la langue française* (1549). Cet hommage à l'invention de Gutenberg, 1453, rend compte de la fascination qu'elle provoque. L'outil permet en effet une plus large diffusion des œuvres littéraires et un essor du lectorat.

3) Les progrès de la science

La médecine se modernise et gagne en efficacité. André Vésale (1514-1564) pratique la dissection de cadavre afin de mieux comprendre le corps humain. Anatomie et chirurgie progressent nettement grâce à Ambroise Paré (1510-1590). Celui qui devient par la suite le chirurgien du roi (Henri II, 1552, François II, 1560, puis Charles IX, 1562) a développé son art sur les champs de bataille, en tant que chirurgien de guerre et en effectuant alors de nombreuses opérations, dont des amputations avec des méthodes nouvelles. Il invente par ailleurs des prothèses articulées pour les amputés au niveau de la cuisse et de la main. Rabelais également est médecin et il utilise ses connaissances en ce domaine dans *Gargantua* (1534) notamment, de manière sérieuse, lorsqu'il est question de l'hygiène du jeune héros, ou encore burlesque lorsqu'il s'agit de narrer par le menu l'impitoyable massacre des troupes picrocholines par frère Jean des Entommeureurs, lorsque les assaillants s'en prennent à la vigne des moines... (« Aux uns il écrabouillait la cervelle, aux autres il cassait bras et jambes, à d'autres il démettait les vertèbres du cou, à d'autres il disloquait les reins, faisait tomber le nez, pochait les yeux, fendait les **mandibules**, enfonçait les dents dans la gueule, défonçait les omoplates, meurtrissait les jambes, déboîtait les hanches, mettait les os des bras en pièces. Si l'un d'eux voulait aller se cacher au plus épais des ceps, il lui froissait toute l'arête du dos et lui brisait les reins comme à un chien. Si un autre

voulait se sauver en fuyant, il lui faisait voler la tête en morceaux par la suture occipito-pariéiale. Si un autre grimpait à un a croyant y être en sûreté, avec son bâton il l'empalait par le fondement. » français modernisé)

L'astronomie connaît de grands progrès, avec les travaux de Copernic (1473-1543) : il établit le *système héliocentrique*, c'est-à-dire que toutes les planètes tournent autour du soleil. Selon sa théorie, la Terre n'est plus qu'une planète comme les autres, dont la rotation sur elle-même donne l'alternance du jour et de la nuit. Malgré la grande simplicité de son système, Copernic ne réussit pas à faire admettre ses découvertes à ses contemporains. Elles bousculent les idées admises à l'époque et défendues notamment par l'Église. C'est ce que Freud qualifie en son temps de première des trois « blessures narcissiques » (*Introduction à la psychanalyse*, 1916).

II. Contexte historique français & européen

Le XVI^e est généralement délimité par les historiens entre 1494, avec les guerres d'Italie, et 1610 avec l'assassinat d'Henri IV par Ravaillac.

1) Les Guerres d'Italie

Charles VIII commence cette longue série de campagnes militaires. La France est alors puissante, elle est riche de la population la plus importante d'Europe et de loin (environ 16,5 millions d'habitants). Le roi réclame son droit sur Naples par son père (Louis XI), cette première et unique tentative pour ce souverain s'effectue avec 30000 hommes et une artillerie importante, mais elle se solde par un échec. Il meurt en 1498, son cousin Louis XII lui succède. Il épouse Anne de Bretagne en 1499 (veuve de Charles VIII, ce premier mariage date de 1491) afin de conserver la Bretagne. Il entreprend de nouvelles guerres contre l'Italie car il a hérité par sa famille de droits sur le Milanais. Ce sont les premiers combats modernes, engageant une lourde artillerie (mousquets, arquebuses, et les premiers canons!). Il meurt à son tour en 1515.

Sont créés alors des postes de diplomates et d'ambassadeurs permanents pour entretenir les liens politiques. Ce contact prolongé permet une découverte de la Renaissance italienne, qui débute un siècle avant la Renaissance française. La France l'importe alors chez elle.

2) Le Règne de François Ier

1515 voit l'avènement de François Ier sur le trône. La victoire de Marignan (situé à environ 12km de Milan, Nord de l'Italie) clôt les guerres avec l'Italie. Traité de Noyon (ville entre Amiens et Reims) assure le Milanais à la France. L'année 1519 voit l'élection de Charles Quint à la tête du Saint Empire romain germanique (Italie, Allemagne, Autriche, Hongrie, Pays-Bas, Espagne, etc.) La légitimité du souverain ne repose pas sur l'hérédité mais sur l'élection par une confédération de princes. Avant cela il est déjà roi d'Espagne, des Pays-Bas et de pays germaniques qui appartenaient à son grand-père Maximilien Ier. Charles de Hasbourg (futur Charles Quint) a aussi hérité de la Bourgogne par Maximilien. En 1521 débutent les guerres avec l'Espagne, qui se soldent par la défaite de Pavie (en Lombardie, nord de l'Italie) en 1525 : François Ier est fait prisonnier, et subit une grave humiliation car en plus d'une lourde rançon réclamée pour sa libération (deux millions d'écus), il doit livrer ses deux fils (François de France et le futur Henri II, qui seront retenus captifs de 1526 à 1530), et perd le duché de Bourgogne entre autres. Le traité de Cambrai en 1529 affirme cependant la souveraineté de la France sur la Bourgogne mais elle perd le Milanais. Les hostilités reprennent en 1536 : Charles Quint s'allie à Henri VIII roi d'Angleterre ; de son côté la France est alliée avec les Turcs, et cela lui réussit. En 1543 c'est la conquête de Nice, en 1544 les Français remportent la bataille de Cérisoles (près de Turin). Alors qu'avant son règne le France était prospère, sous François Ier, les finances sont en difficulté. Il adopte une politique culturelle coûteuse, avec la construction des châteaux de Chambord et de Blois, il est un roi mécène, qui finance les arts, il fait notamment venir l'illustre Léonard de Vinci, qui apporte avec lui *La Joconde* entre autres, achète des œuvres du Titien, de Raphaël, de Michel-Ange, etc. Il instaure la vie de Cour. Son règne s'achève en 1547. (Marguerite de Navarre lui rend hommage dans l'*Heptaméron* – recueil de nouvelles publié en 1559 mais composé dans les décennies qui précèdent semble-t-il – notamment dans le dix-septième récit : « Noble façon dont le Roi François premier montre au Comte Guillaume de Furstemberg qu'il connaît ses projets contre sa vie & le force ainsi à se faire justice & à quitter la France »)

3) La Réforme

Comme dans toute l'Europe, le protestantisme naissant provoque des troubles. En 1517 Luther écrit les 95 thèses de Wittenberg qui condamnent le trafic des indulgences (du latin *indulgere*, « accorder » ; le pardon obtenu

en contrepartie d'un acte de piété, comme un pèlerinage, une prière ou une mortification, s'était transformé au cours des siècles en un commerce lucratif et d'une certaine manière cela autorisait les actes impies, comme le meurtre, car il est toujours possible d'*acheter* son entrée au Paradis). Il propose un débat au sein de l'église. En effet les pécheurs achetaient les indulgences aux prêtres. Luther fait partie du Clergé et appartient à l'ordre mendiant des Augustins. Il dénonce la richesse de l'Église et les abus moraux. L'attaque est d'ordre théologique également. Il met en doute *les œuvres* de l'homme, c'est-à-dire la capacité à réaliser de bonnes actions. Pour lui seul Dieu le peut : l'homme est un pécheur et Dieu lui donne le salut. Il prêche la toute puissance de Dieu et la complète humilité de l'homme. Naît alors une querelle entre Luther et Érasme (philosophe et théologien humaniste hollandais, qui est pourtant lui aussi à l'origine de la Réforme avec *Éloge de la folie*, 1509, œuvre dans laquelle il moque de manière acerbe les dérives de l'Église) qui croit au libre arbitre. S'ils correspondent en latin, langue des savants et qui permet de communiquer en Europe, Luther traduit la Bible en Allemand, car il est partisan d'un accès direct au texte. La Réforme est à l'origine du Protestantisme. Luther est excommunié par le pape Léon X le 3 janvier 1521. L'attitude de François Ier est relativement fluctuante, il se montre favorable aux Protestants au départ, pour des raisons politiques car il cherche à contrer l'influence de Charles Quint, qui est catholique : c'est pour cela qu'il s'allie à des princes allemands qui adoptent les idées de Luther. Tantôt il condamne les protestants pour leur hérésie, tantôt il se défie des catholiques.

« L'affaire des Placards » : Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534 des affiches dénonçant la messe sont placardées sur les murs de Paris, les palais royaux, et jusque sur la porte de la chambre royale au château d'Ambroise. Le rite catholique y est condamné comme antéchristique. Le texte, rédigé par Antoine Marcourt, un pasteur de Neuchâtel, en Suisse, et imprimé dans la même ville s'intitule « *Articles véritables sur les horribles, grands et insupportables abus de la messe papiste, inventée directement contre la sainte Cène de Notre Seigneur, seul médiateur et sauveur Jésus-Christ* ». Il est si violemment et injurieux que des Protestants le désapprouvent. François Ier, habituellement indifférent aux questions religieuses et tolérant en la matière prend fort mal l'affaire car le texte met en cause l'institution ecclésiastique et la monarchie de droit divin. Les coupables présumés sont brûlés tout de suite, Clément Marot est suspect et fuit à Ferrare. Ceux qui avaient des sympathies pour la Réforme vont devoir prendre parti et la répression violente contre les Protestants. Cependant la colère du roi s'estompe, notamment sous l'influence de sa sœur, proche des cercles protestants. Le 29 juillet 1535, tandis qu'il renforce son alliance avec les princes protestants d'Allemagne contre son rival Charles Quint, il publie l'édit de Coucy qui prononce une amnistie générale.

4) Seconde moitié du XVI^e s

Henri II monte sur le trône en 1547. Son règne est marqué par la poursuite de la guerre contre Charles Quint puis contre son fils Philippe II (règne : 1555-1598). Le Traité de Cateau-Cambrésis en 1559 met un terme aux guerres contre l'Espagne et le Saint Empire romain germanique, la France renonce à l'Italie. Les Français reprennent Calais aux Anglais après l'avoir assiégée. Chez les artisans, les intellectuels et la bourgeoisie cultivée, ainsi que dans la haute noblesse (cf. : Roi de Navarre), les conversions au protestantisme, surtout au Sud et au Sud-Ouest de la France sont nombreuses. Henri II s'y montre très hostile car après les Édits de Paris, de Chateaubriant, puis de Compiègne, qui accentuent tous la répression contre l'hérésie calviniste, l'Édit d'Écouen en 1559 autorise à abattre sans autre forme de procès tout protestant révolté ou en fuite. Le roi meurt de manière accidentelle au cours d'un tournoi donné le 30 juin 1559, il reçoit un coup de lance au visage, et perd l'œil gauche. Il décède le 10 juillet. Pour mieux sentir l'esprit du temps et de la cour, il faut se replonger dans *La Princesse de Clèves* (Madame de la Fayette, 1678), dont l'action se situe à la fin du règne d'Henri II)

La Régence de Catherine de Médicis s'instaure alors. Elle affirme un pouvoir politique fort, et influence ses fils. François II règne un an et demi et dans ce laps de temps les princes protestants vont tenter de l'enlever en 1560, c'est l'épisode du "tumulte d'Ambroise". Le chancelier Michel de l'Hospital essaye d'apaiser les deux camps, mais cela se révèle infructueux et les guerres de religion débutent en 1562, pour s'achever en 1598 (huit guerres successives) ; elles mettent la France à feu et à sang. Le pessimisme s'installe et donnera naissance au courant baroque à la fin du siècle. Le massacre commis à Wassy par les troupes de Guise, fer de lance du camp catholique, ouvre les hostilités. Ils voulaient mettre fin à un office protestant qui ne respectait pas les règles de l'Édit de janvier, ou Édit de tolérance (celui-ci autorisait le culte protestant mais en dehors des villes closes, or une assemblée protestante se tient à l'intérieur d'une grange dans la ville de Vassy, sur les terres du Duc qui passait dans les environs en se rendant à Paris). En général les protestants sont battus. Les catholiques se tournent vers Philippe II d'Espagne et les protestants vers Élisabeth d'Angleterre. Ronsard, champion du camp catholique publie en 1562 le *Discours sur les misères de ce temps*, adressé à la reine Catherine de Médicis ; Agrippa d'Aubigné compose *Les Tragiques* vers 1572 (œuvre publiée en 1616), épopee, en alexandrins, au service de la cause protestante. Un mariage noble doit unir les deux partis : Henri de Navarre, futur Henri IV épouse Marguerite de

Valois (qui sera surnommée la reine Margot au XIX^e s., en raison de l'œuvre éponyme d'Alexandre Duval, 1845, qui est l'un des principaux artisans de la légende noire associée à Marguerite). Mais les festivités tournent au drame avec la tentative d'assassinat sur le protestant Gaspard de Coligny, le 22 août 1572, s'ensuit le *massacre de la Saint-Barthélemy* dans la nuit du 23 au 24 août, au cours duquel Coligny, blessé, est achevé dans son lit. Un déchaînement de violence naît à Paris, où des scènes d'horreur se déroulent dans la capitale et dans de nombreuses villes de province. Madame de la Fayette évoque ce désastre à la fin de la nouvelle *La Princesse de Montpensier* (1662): « On commença d'attaquer les huguenots en la personne d'un de leurs chefs, l'amiral de Châtillon, et deux jours après l'on fit cet horrible massacre si renommé par toute l'Europe. »

Au cours de la huitième guerre de religion (1585-1598), le 12 Mai 1588 a lieu la Journée des barricades, soulèvement populaire organisé par la Ligue (camp catholique), créée par les Guise, contre Henri III soupçonné de vouloir désigner comme successeur Henri de Navarre, et qui pour contrer le camp du Duc de Guise fit venir des bataillons de Gardes suisses, violant le privilège qui interdisait à des troupes étrangères de séjourner à Paris. Le Roi est chassé de Paris. En 1589, après l'assassinat d'Henri III à Saint-Cloud, le 1er août, Henri de Navarre monte sur le trône et prend le titre d'Henri IV. L'Édit de Nantes, édit de tolérance, promulgué le 30 avril 1598 met fin aux conflits. Le 14 mai 1610, le roi est poignardé par Ravaillac à Paris, un catholique fanatique isolé.

III. Renaissance des arts et des lettres

Sous le règne de François Ier se développe l'*Absolutisme*, la cour, qui est itinérante, réunit les nobles dans les guerres et dans les fêtes. Le roi mécène fait venir Léonard de Vinci et beaucoup d'artistes italiens, il fait beaucoup pour développer l'*humanisme*. La fondation d'un dépôt légal afin de contrôler les publications est décidée, une *bibliothèque royale* est créée, sous l'influence de Guillaume Budé, qui permet de collectionner des manuscrits anciens, recueillis par ses émissaires en Europe et au Proche Orient. Une *ordonnance* de 1537 obligeait qu'un exemplaire de tout ouvrage imprimé fût déposé à la bibliothèque royale, située d'abord à Blois puis transférée à Fontainebleau (vers 1544). François Ier avait pour but avoué de "mettre à la disposition et au service de tous" (Robert Estienne, imprimeur du roi) ces textes anciens réunis au même endroit. L'Édit de Villers-Cotterets en 1539, marque une étape décisive dans l'*adoption de la langue française comme langue officielle du royaume*, par cette ordonnance, le roi impose pour les jugements dans les tribunaux et dans les actes notariés, l'*usage du français*, contre le latin et les langues régionales.

1) L'héritage médiéval

La tradition antique perdure au Moyen-âge & il est à noter qu'au XII^e siècle est apparu un mouvement « *humaniste* » de diffusion de la culture, qui est sortie des monastères pour se diffuser dans les couches les plus favorisées de l'aristocratie, et que l'on a qualifié de « Renaissance du XII^e s. ». Le roman antique en est une illustration et constitue une transition entre l'*épopée antique* et le *roman courtois*. Ce genre précurseur est constitué d'une trilogie : *Le Roman de Thèbes* (1152-1154), *le Roman d'Énéas* (1156) et *le Roman de Troie* (1160-1165) de Benoît de Sainte-Maure. Ces œuvres tirent leur nom de l'écriture en *langue romane* (la langue de « cil qui n'entendent pas la lettre » (le latin), pour reprendre la formule de Benoît de Sainte-Maure) de grands textes épiques de l'Antiquité : la *Thébaïde* de Stace, l'*Énéide* de Virgile et des divers récits latins tardifs relatant la guerre de Troie d'après l'œuvre d'Homère.

A la fin du XVe s. et au début du XVI^e s. *Les Grands Rhétoriqueurs* constituent une école du savoir et du raffinement. Ils sont présents à la cour de Bourgogne, de Malines (en Flandre) et à la cour de France. Les principaux d'entre eux sont Jean Meschinot, Guillaume Crétin, Jehan Marot (père de Clément Marot) et surtout Jean Lemaire de Belges (1473-1525), qui s'inspire d'Homère et par son goût de la mythologie, par son sentiment de la nature et de l'amour annonce déjà la *Pléiade*. Fidèles aux allégories du Roman de la Rose, les rhétoriqueurs sont plus soucieux de la forme que de la sincérité de l'inspiration. Pour eux la rhétorique, ou art de bien dire, consiste en raffinements de style, en acrobaties de versification. Ils aiment les genre fixes du Moyen-âge et en compliquent encore les difficultés par la recherche de *rimes-calemboirs* ou *rimes équivoquées* (« rithmailleur » / « rithme ailleurs ») > rythme et rime ont probablement la même étymologie, « *rythmus* », qui signifie « cadence, mesure, mouvement régulier »), de fins de vers en écho (« à sa corde s'accorde »), de *rimes batelées* (répétées à la césure du vers suivant : « Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur, / Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose », « Comme on voit sur la branche au mois de may la rose », *Sur la mort de marie*, 1578, Pierre de Ronsard.), de rimes renforcées (rimes de césures entre elles), etc.

2) Le modèle italien

Cette tradition antique est très vive en Italie, qui est toujours restée plus près que la France des sources latines. La renaissance y fleurit alors depuis un siècle et la chute de Constantinople (1453) y a fait affluer érudits grecs et manuscrits anciens. À son école les humanistes français vont rechercher l'inspiration antique. Les contacts sont nombreux entre les deux pays depuis le début des guerres d'Italie (1494). Les seigneurs français apprennent à y goûter le *dolce vita* et de retour en France, ils s'efforcent de reconstituer autour d'eux un cadre luxueux et raffiné. L'Italie n'est pas moins chère au cœur des lettrés, qui voient en elle la patrie du savoir et des Muses. L'Italie est la patrie d'immenses auteurs, tels Dante Alighieri, auteur de *La Divine comédie*, œuvre débutée en 1306, Giovanni Boccaccio, dit Boccace (1313-1375), écrivain florentin initiateur du genre de la nouvelle avec le *Décaméron*, 1353 (qui inspirera l'*Heptaméron* de marguerite de Navarre, en 1559), ou encore l'inventeur du sonnet, Francesco Petrarca, dit Pétrarque (1304-1374), auteur du *Canzoniere* dans lequel il chante son amour à Laure. La forme fixe du sonnet sera très utilisée par les poètes de la Pléiade notamment.

3) Le modèle antique

A l'exemple des Italiens, en France s'opère alors un retour aux textes anciens. Suivant les recommandations de Guillaume Budé (grand helléniste et érudit humaniste) François Ier fonde en 1530 le Collège des lecteurs royaux (aujourd'hui le prestigieux Collège de France) avec des chaires de grec et d'hébreu notamment, alors qu'à la Sorbonne, ni le grec ni l'hébreu n'étaient enseignés, mais uniquement le latin et la scolastique. Étudier la Bible et les Anciens dans le texte met en danger le dogme fondé sur des textes plus récents. Le Collège royal devient le lieu de diffusion de l'humanisme et un lieu de liberté. En 1547 le philosophe Ramus (Pierre de la Ramée) va oser rompre avec Aristote qui est à l'origine de la scolastique (théologie, philosophie, logique enseignées au Moyen Âge dans les universités et les écoles, qui avaient pour caractère essentiel de tenter d'accorder la raison et la révélation en s'appuyant sur les méthodes d'argumentation aristotélicienne, c'est-à-dire le discours rhétorique – éloquence, art oratoire – et le discours dialectique – terme qui renvoie au dialogue, l'art de dialoguer, d'échanger et de confronter les points de vues (thèse, antithèse, qui peuvent converger vers une synthèse), l'art de raisonner ou de convaincre dans un débat ; qui se rapporte au raisonnement dans ses règles et sa structure). La scolastique est un terme dérivé du latin *schola*, ae, « école », lui-même dérivé du grec pour « arrêt de travail », « loisir consacré à l'étude ». Elle vise à concilier l'approche rigoureuse de l'argumentation grecque qui recherche et professe le vrai et la théologie chrétienne – la volonté de comprendre rationnellement la foi, aborder la foi sous l'angle de la raison. Cependant les humanistes pointaient des dérives technicistes de cet enseignement, qui portait à d'arides disputes, de subtiles distinctions sur des points de détail et à de vaines logomachies. Ramée professe au contraire qu'au-dessus d'Aristote est la raison, il osa fonder sa thèse d'étudiant sur l'idée que « rien de ce qu'Aristote a avancé n'est vrai » et appuyait sa démonstration lorsqu'il enseignait sur de nombreux exemples issus des textes d'orateurs et poètes de l'Antiquité, ce qui était alors nouveau.

Les poètes de la Pléiade notamment s'inspirent des poètes de l'Antiquité, grecque avec Pindare (IVe siècle av. J-C., célèbre pour ses odes, poèmes lyriques destinés à être chantés et souvent accompagnés de musique, il composa de nombreuses odes triomphales, rendant ainsi hommage aux vainqueurs des jeux) et latine avec Virgile (Ier s. av J-C, dont la poésie est à la fois épique avec *L'Enéide*, et lyrique, pastorale avec *Les Bucoliques* et *Les Géorgiques*), Horace (Ier s. av J-C également, qui composa des *Satires*, dans lesquelles il se fait moraliste, visant à redresser les comportements dévoyés, ainsi pointe-t-il l'avарice, la gloutonnerie, etc., des *Épodes*, poésie polémique, relevant du blâme et dont le style est plus cru : il s'en prend à ses ennemis personnels, aux femmes lubriques, etc., des *Odes*, un *Hymne*, qui est un chant en l'honneur d'un Dieu ou un héros, en l'occurrence il est dédié à Apollon et à Diane dans le cadre de jeux séculaires, il demande aux dieux d'assurer la prospérité de Rome, et des *Épîtres*, lettres fictives en vers), Ovide (Ier s. av J-C, qui est passé à la postérité pour ses *Amours*, poésie lyrique et élégiaque dans laquelle il chante son amour pour Corinne, et les *Métamorphoses*, entre autres), Properce et Tibulle (Ier s. av J-C, célèbres pour leurs *Élégies*).

Ainsi Ronsard compose des *Odes pindariques*, et sa *Franciade* imite l'*Iliade* d'Homère. Clément Marot s'inspire du poète Martial (poète du Ier s. ap. J-C, qui dépeint la société de son temps) dans ses *Épigrammes faictz à l'imitation de Martial* (une épigramme est un poème satirique, spirituel).

IV. L'humanisme

L'humanisme est le mouvement qui caractérise la Renaissance. Il naît en Italie dès le XIV^e s., puis gagne la France à la fin du XV^e s. Il prône la redécouverte de l'Antiquité. Toutes les interprétations de l'Antiquité au Moyen-âge sont remises en cause par l'humanisme dont les tenants vont au texte, ils sont des philologues (celui qui aime les belles-lettres, savants). Ce retour aux origines va les conduire à des études beaucoup plus globales et l'humanisme va développer le propre de chaque discipline (médecine, droit, etc.) S'opère donc un retour aux textes antiques, abstraction faite de la glose au cours des siècles. Cela développe l'esprit critique et permet le

renouvellement des pratiques dans de nombreuses disciplines. C'est une rupture par rapport au MA. En l'enseignement des Universités s'est sclérosé, devenant une routine étroite et stérile. On enseigne aux jeunes selon la méthode d'autorité, la philosophie scolaire, la logique formelle et la rhétorique. On encombre leur mémoire sans développer vraiment leur intelligence ni surtout leur sens critique, ce que déplore Montaigne : « On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. » (« De L'Institution des enfants », *Essais*, I, 26, 1580. Le retour aux textes originaux est exceptionnel : on commente des commentaires, le latin d'école devient un jargon, et la formation intellectuelle dégénère trop souvent en acrobaties qui n'ont rien à voir avec l'art, la pensée créatrice et la vie. Des maîtres entreprennent de réagir contre ces abus par la lecture des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Le terme *humanitas* désignant en latin la culture, ils appellent leur enseignement *lettres d'humanité*, et bientôt on les nommera eux-mêmes humanistes. Mais ce mot évoque aussi une élégance morale, une politesse, une courtoisie, inséparables de toute culture vraiment accomplie, tout ce qui fait donc un homme vraiment homme. Ainsi le mot *humanisme* désigne, outre la formation à l'école de la pensée gréco-latine, un idéal de sagesse et une philosophie de la vie. L'humanisme est un acte de foi dans la nature humaine, et la conviction qu' « il n'y a d'art qu'à l'échelle de l'homme » (André Gide, *Journal*)

Le mouvement est animé par des érudits, dont les premiers furent des linguistes, des philologues comme Guillaume Fichet, Le Fèvre d'Etaples et Guillaume Budé. Très vite ils sont suivis à Paris et en province par des gens de robe, des moines, comme Rabelais ou des officiers de la couronne.

Dès le début du siècle, Érasme (1467-1536), auteur néerlandais de l'*Éloge de la folie* (1509), offre l'exemple d'un humanisme philosophe autant qu'érudit. Il séjourna longtemps en France où son influence fut considérable. D'esprit très hardi, Érasme critique l'ensemble des institutions médiévales et considère que les deux sources de la sagesse sont la littérature antique et la Bible. Aux écrits sacrés il applique le principe du retour au texte et de leur interprétation libre et directe. (cf. : *Gargantua* (1534) de Rabelais, CH XXIII : « on lui lisait une page de la divine Ecriture, à haute et intelligible voix et avec une diction claire [...] son précepteur répétait ce qui avait été lu en lui en expliquant les points les plus obscurs et difficiles. ») C'est dans son œuvre qu'on discerne le mieux comment Humanisme et Réforme sont liés à l'origine. Thomas More, érudit anglais écrit *Utopia* en 1516 (cette œuvre doit beaucoup à Érasme qui le presse de la composer dès 1509, afin d'en faire un diptyque avec son *Éloge*, ce qui montre la vivacité de l'émulation intellectuelle en Europe et la richesse des échanges). Inventeur du genre de l'Utopie, qui connaîtra une grande postérité littéraire, il imagine une organisation politique idéale et dresse la critique de la société dans laquelle il vit.

Tandis que se développe avec les poètes de la Pléiade un humanisme créateur, d'autres esprits poursuivent la tâche entreprise par les premiers érudits, ainsi Henri Estienne (1531-1598) va militer par les arguments et par les exemples en faveur de la langue française, après Du Bellay et sa *Défense et Illustration de la langue française* (1549), ou encore Etienne Pasquier (1529-1615) qui exalte dans ses *Recherches de la France* le prestige de notre pays et de notre littérature.

En France, l'esprit de la Réforme se manifeste d'abord par le mouvement « évangélique ». L'Évangélisme, est d'une certaine manière la méthode humaniste adaptée aux textes bibliques : c'est le retour à l'Évangile, et plus généralement à l'Écriture sainte, considérée comme seule source authentique des croyances chrétiennes, alors que selon l'orthodoxie catholique, l'Écriture doit être complétée par la Tradition (commentaires des Pères de l'Église, Saint Augustin par exemple). Il s'agit de renouer avec l'Église des commencements. La plupart des Humanistes, en conflit avec l'Église, sont de tendance évangélique. Pour rendre la Bible accessible à tous les fidèles, Lefèvre d'Etaples la traduit en français (1530), traduction condamnée par la Sorbonne, lieu de la réflexion catholique.

Cependant les humanistes s'opposent à Luther : les premiers glorifient l'Homme, le second glorifie Dieu. La nouvelle religion ne prend ainsi pas la forme luthérienne en France mais s'inspire des idées de Calvin, dont la doctrine est sans doute plus ouverte (changer la société vers plus de justice contre la piété personnelle chez Luther ; pré-compréhension de Dieu dans la Nature voire les autres religions, ce qui se peut seulement grâce au Christ selon Luther) mais pas moins austère.

V. La littérature française au XVI^e s.

La vie littéraire est foisonnante, sa richesse et sa variété étonnante. Elle constitue d'abord un hymne à la vie qui donne au terme Renaissance sa signification la plus belle et la plus profonde : c'est le naturalisme de Rabelais, l'épicurisme de Ronsard, l'animisme (système de pensée qui considère que la nature est animée et que chaque chose y est gouvernée par une entité spirituelle ou âme) d'Agrippa d'Aubigné. « Pour moi donc j'aime la vie » & « Nature est un doux guide » résume Montaigne (*Les Essais*, Livre III, CH. 13, « De l'expérience »). Il y a

là un enthousiasme communicatif, un élan exaltant, une sève débordante qui confère à la langue même saveur et vigueur. Les qualités de mesure et d'harmonie font souvent défaut aux œuvres les plus représentatives et les puissants tempéraments laissent libre cours à leur verve, tandis que le XVIIe siècle s'attachera davantage à la norme, la régularité et la tempérance. (cf : le classicisme → comme ça se développer en 1630) → suit le baroque

Pétrie des humanités gréco-latines, presque toutes les lettres françaises suivent le cours de cette tradition instaurée alors, et ce choix n'est pas arbitraire : il est la vocation correspondant à l'origine historique de notre langue.

Rabelais caractérise l'énorme appétit de savoir et l'optimisme sans bornes. Il faut libérer le corps et l'esprit des contraintes du Moyen-âge. Le Gigantisme prend chez lui une valeur symbolique : l'humanité est vraiment géante, démesurée et au potentiel extraordinaire. Il est lui-même un « abîme de science » (*Pantagruel*, chapitre VIII, « Comment Pantagruel, étant à Paris, reçut lettres de son père Gargantua, et la copie d'icelles »)

La seconde génération se place sous le signe de l'art. On imite l'Italie et l'Antiquité mais l'imitation n'est bientôt plus un esclavage. C'est l'esprit de la Pléiade. A la verve rabelaisienne succèdent un goût plus raffiné, plus aristocratique, un idéal de perfection formelle qui annonce le classicisme : les Anciens donnent l'exemple de cette perfection.

Le dernier tiers du siècle est plus complexe, l'art de la Pléiade et l'optimisme rabelaisien sont remis en question. Certains disciples de Ronsard s'écartent du maître et s'orientent vers les recherches du baroque, mélange de réalisme cru et de maniériste. Ce baroque français est souvent traité avec mépris, pris entre la Pléiade et l'esthétique classique, il peut être en effet précieux et rhétorique mais aussi saisissant, chez d'Aubigné par exemple (*Les Tragiques*). Les guerres de religion inspirent de grandes œuvres à Ronsard et d'Aubigné, mais qui tirent la littérature vers la propagande. Montaigne sent le danger : il ne faut pas confondre science et sagesse (dès avant lui Rabelais n'avait-il pas énoncé « science sans conscience n'est que ruine de l'âme »? *Pantagruel*, chapitre VIII), l'élan qui tendait à la libération de l'homme peut aboutir à l'asservissement de l'esprit. Il soumet l'expression à la pensée, annonçant ainsi le naturel classique et conserve en même temps l'esprit de la Renaissance : il croit à la vertu de l'instinct, et se consacre à la recherche d'une sagesse à la taille de l'homme.

VI. un siècle de poésie

1) Tradition courtoise

La poésie courtoise reprend l'héritage médiéval, notamment en ce qui concerne la poésie savante. Ainsi Clément Marot (1496-1544) s'adonne-t-il à cette forme travaillée, artificielle et il cultive les formes anciennes que sont la ballade, le rondeau, l'épigramme et les chansons. La poésie lyrique, qui chante l'amour, la fidélité et magnifie la dame en relève aussi (cf. : *Délie, objet de la plus haute vertu*, Maurice Scève, où le poète chante cet amour idéal et languissant pour la femme parfaite, qui pourrait être Pernette du Guillet, poétesse lyonnaise). Autour de Marguerite de Navarre (sœur de François Ier) un groupe se forme constitué de poètes et théologiens humanistes dont Clément Marot et Jacques Lefèvre d'Etaples.

2) L'école lyonnaise

« L'école lyonnaise » célèbre l'amour sous une forme idéalisée mais aussi sensuelle. Maurice Scève (1501-1564), Pernette du Guillet (1520-1545) ou encore Louise Labé (1524-1566) en sont les figures de proue. L'inspiration est antique et provient d'Ovide ou Virgile qui dans leur œuvre célèbre l'amour au sein du couple – notamment entre berger et bergère dans la poésie pastorale avec *Les Bucoliques* de Virgile, ou encore *Les Amours* d'Ovide dans lequel le poète célèbre sa passion pour Corinne – , la séduction. L'influence de Pétrarque se fait aussi ressentir, et à son exemple les poètes lyonnais composent des sonnets amoureux.

3) La Pléiade

Ce groupe de poètes se constitue au hasard d'heureuses rencontres. En 1546, Du Bellay alors âgé de 24 ans fait la connaissance à Poitiers de Jacques Peletier du Mans, traducteur d'Horace et vibrant défenseur de notre langue. S'il admire les Anciens, Peletier considère que les Français ne doivent pas négliger leur langue, pas plus que les Italiens Pétrarque et Boccace n'ont sacrifié au latin leur langue nationale. Dans ses *Oeuvres poétiques* (1547), il donne l'exemple en imitant des poèmes anciens et douze sonnets de Pétrarque. A la fin de 1547 Du

Bellay fait la rencontre de Ronsard dans une hôtellerie des environs de Poitiers. Chez son ami Jean-Antoine Baif, Ronsard avait suivi les leçons de l'helléniste Jean Dorat. Celui-ci venait d'être nommé à Paris Principal collège de Coqueret et les trois jeunes gens le suivirent.

Maître aimé et admiré, Jean Dorat les initia à la culture gréco-latine. Il traduisait les poètes, les commentait et communiquait à ses élèves son aspiration ardente à la beauté. Ils étudiaient le grec Pindare, les latins Horace, Virgile, Catulle, Properce, Tibulle, Ovide, etc.

Ils apprenaient aussi l'italien et goûtaient Dante, Boccace, Pétrarque, L'Arioste. Or ces artistes s'inspiraient des Anciens tout en dotant l'Italie d'une magnifique littérature nationale : donner le même lustre à la langue française, telle était l'ambition des jeunes poètes du Collège, qui regroupés autour de Ronsard, Du Bellay et Baif avaient pris le nom belliqueux de *Brigade*. Quelques années plus tard, la *Brigade* devient la *Pléiade*. Le terme est emprunté au latin *Pleiades*, *Pliades*, -um, dénomination d'une constellation de sept étoiles, du nom des sept filles d'Atlas et de Pléioné. Elles furent changées en colombes par Zeus afin d'échapper au guerrier Orion puis en constellation à leur mort, le terme est ensuite employé au singulier pour désigner cette constellation et le groupe des sept grands poètes alexandrins.

Entre 1550 et 1558, Ronsard est reconnu comme le plus illustre des poètes français par ses pairs. Malgré sa rupture avec les grands principes de la poésie érudite il conserve ses amis de la première heure et voit peu à peu se ranger autour de lui ses adversaires gagnés par ses concessions, et les jeunes poètes attirés par ses succès. Parmi ses compagnons de la Brigade, il s'entoure des six meilleurs – Du Bellay, Pontus de Tyard, Baif, Peletier, Belleau et Jodelle –, constituant avec eux la Pléiade, en souvenir des sept poètes alexandrins qui au IIIe s. av J-C avaient placé leur groupe sous le signe de cette constellation. Il est alors unanimement reconnu comme le « prince des poètes »

Le caractère belliqueux du premier nom que se donna cette école poétique s'explique sans doute par le contexte qui favorisa son essor. En juillet 1548 parut *L'Art poétique* de Thomas Sibilet, dans lequel l'écrivain développait des idées chères à la Brigade : noblesse de la poésie, supériorité des genres antiques sur ceux du Moyen-âge ; mais il proposait pour modèles les modernes, Marot, Saint-Gelais, Héroët et Scève, les mettant sur le même plan que les Anciens, et oubliant donc Ronsard, Du Bellay, etc. La nouvelle école décide de répliquer et confia à Du Bellay le soin de rédiger le manifeste issu des études et des discussions du groupe tout entier, ce qui donne naissance au fameux *Défense et Illustration de la Langue Française* (1549), qui contient l'essentiel de leurs idées. Cette œuvre est à compléter par la deuxième préface de *L'Olive* (recueil de poèmes, Du Bellay) et *L'Art poétique* (Ronsard, 1565) ainsi que les *Préfaces de la Franciade* (1572-1574), afin de connaître toute la doctrine de la Pléiade.

Les grands principes sont de défendre la langue française contre ses détracteurs et d'illustrer notre langue, c'est à dire la doter d'une grande littérature, par l'imitation des Anciens, comme l'avaient fait chez eux les Italiens.

Il s'agit donc d'enrichir la langue par le lexique : retrouver de vieux mots (« ajourner » pour « faire jour », « assener » pour « frapper où l'on visait »), emprunter aux dialectes provinciaux si le terme n'a pas son équivalent dans la langue française (picard, wallon, etc. Or ces dialectes sont dérivés aussi du latin et frères du français. Avant le triomphe du dialecte d'Île-de-France, ils ont donné des chef-d'œuvre de notre Moyen-âge, Rabelais et Montaigne usent également volontiers de termes dialectaux), transposer des mots techniques, le langage des métiers afin d'en faire des images qui embelliront le style (ce que faisait déjà Homère), inventer de nouveaux mots « pourvu qu'ils soient moulés et façonnés sur un patron déjà reçu du peuple » (deuxième préface à la *Franciade*). L'enrichissement provient aussi des « tours » : l'infinitif pour le nom (le chanter, le vivre...), l'adjectif pour l'adverbe (« ils combattent obstinés » pour obstinément), etc. et des figures de rhétorique : métaphore, allégories, comparaisons, périphrases (« Le Père foudroyant » pour Jupiter), les épithètes significatives, c'est-à-dire enrichissant le sens du substantif (« les soucis mordants », « la flamme dévorante »), au contraire Ronsard proscrit « les épithètes naturels qui ne servent de rien » (« la rivière courante », « la verte ramée »). *Français : langue de la concision et de la précision* = inspiration

Les poètes rappellent la valeur du travail, qui doit s'ajouter à la « fureur divine » : il faut s'inspirer de ses lectures, méditer dans le silence, contrôler et corriger ses créations, écouter les conseils de ses amis. « Qui veut voler par les mains et par bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre... » (*Défense*, II, 3)

La doctrine de l'imitation, s'oppose à la traduction (pratiquée par les disciples de Marot en revanche). Il

s'agit de « bien suivre les vertus d'un bon auteur et quasi se transformer comme lui » (*Défense*, I, 8). dans la seconde préface de *L'Olive*, du Bellay a précisé sa conception, ce que le critique littéraire du XIXe s Émile Faguet a nommé **l'innutrition** : le poète nourri des œuvres antiques les a si bien faites siennes que ses pensées, sentiments et moyens d'expression en sont imprégnés.

Par cette doctrine de l'imitation, la Pléiade a décidé de l'orientation de notre littérature pour plus de deux siècles.

4) Naissance de la poésie baroque

Le mot baroque vient du portugais *barroco* qui désigne une perle de forme irrégulière. Il s'oppose donc à l'idée d'une norme (le Classicisme) qui lui ferait défaut et le terme est d'abord méprisant. *son but est d'impressionner les fidèles.*

Originaire d'Italie, en matière d'architecture, l'art baroque est d'abord un art de la **Contre-réforme**. Contre l'austérité des temples protestants, qui bannissent les statues, le catholicisme réaffirme la nécessité d'un culte splendide comme support à la piété. Le baroque cherche également à être l'expression de l'optimisme lié aux **victoires catholiques** lors des guerres de Religion. Celles-ci aboutissent au recul des protestants en Europe et à la victoire contre les Turcs musulmans à Lépante (1571).

En 1543, l'astronome polonais *Copernic* rendait publique une nouvelle conception de l'univers selon laquelle la Terre tournait autour du Soleil, et non l'inverse. En détruisant la physique d'Aristote, cette théorie renforce les positions du néo-platonisme : l'idée de Platon selon laquelle nos sens ne nous montrent pas la vérité, accessible seulement par l'esprit, se trouve en effet illustrée par la **révolution copernicienne**. Nos yeux et tous nos sens nous montrent que la terre est immobile et que le Soleil tourne au-dessus de nos têtes, or notre raison nous démontre le contraire. Dès lors, on comprend l'importance du thème de l'instabilité chez les baroques, il vise à opposer le monde des apparences, fragile et trompeur, à la stabilité invisible mais intelligible de l'au-delà.

Katégorie de la caverne

Dans le contexte des guerres de religion, la poésie évolue et reflète l'incertitude et le pessimisme.

La poésie baroque est représentée dès le XVIe siècle par Jean de Sponde (1557-1595) (*Et quel bien de la Mort ? où la vermine ronge ; Mortels, qui des mortels avez pris vostre vie, ; Stances de la mort*, etc.) et Agrippa d'Aubigné (1552-1630), seigneur protestant qui, dans ses *Tragiques*, attaque violemment les catholiques.

Le Baroque se caractérise par :

Le goût pour tout ce qui est irrégulier, surprenant, extravagant et anormal.

Une mise au premier plan de l'illusion (magie, théâtre, etc.) cf : *L'illusion comique*, Corneille

Une représentation du mouvement sous toutes ses formes.

Ses grands thèmes sont : la violence, l'inconstance, l'illusion, la fascination pour la mort.

5) La poésie engagée

Les guerres de religion poussent les poètes à s'engager, ainsi Agrippa d'Aubigné est l'ardent défenseur du camp protestant, avec le long poème épique *Les Tragiques*, tandis que Ronsard devient le champion du camp catholique avec *Discours sur les misères de ce temps*, en 1562. Et chacun accable l'autre de reproches :

« Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est, entre ses bras, de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnait à son besson l'usage ;
Ce voleur acharné, cet Esaü malheureux,
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,
Si que, pour arracher à son frère la vie,
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie.
Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshui,
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,
À la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ la mère.
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,

- André Chénier : *Ianthes*
- Victor Hugo : XIX^e s. : *Nébula*
- Eluard : XX^e s. : *Liberté*
- Aragon : *Les yeux d'Elsa*
la rose et le réséda

Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble. » (*Les Tragiques*, publié en 1616)

« On dit que Jupiter, fâché contre la race
Des hommes qui voulaient par curieuse audace
Envoyer leurs raisons jusqu'au Ciel, pour savoir
Les hauts secrets divins, que l'homme ne doit voir,
Un jour étant gaillard choisit pour son amie
Dame Présomption, la voyant endormie
Au pied du mont Olympe, et la basant soudain
Conçut l'Opinion, peste du genre humain.
Cuider en fut nourrice, et fut mise à l'école
D'orgueil, de fantaisie, et de jeunesse folle.
Elle fut si enflée, et si pleine d'erreur
Que même à ses parents elle faisait horreur.
Elle avait le regard d'une orgueilleuse bête ;
De vent et de fumée était pleine sa tête.
Son cœur était couvé de vaine affection,
Et sous un pauvre habit cachait l'ambition.
Son visage était beau comme d'une sirène ;
D'une parole douce avait la bouche pleine ;
Légère, elle portait des ailes sur le dos ;
Ses jambes et ses pieds n'étaient de chair ni d'os,
Ils étaient faits de laine, et de coton bien tendre,
Afin qu'à son marcher on ne la pût entendre. » (*Discours sur les misères*)